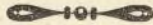


# MODES PARISIENNES.



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LE MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE, nouvelle (2<sup>e</sup> partie). — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Le temps est invariablement beau, aussi les femmes ne se lassent pas de se parer et de se montrer aux promenades dans les toilettes les plus brillantes et les plus variées. Longchamp s'est prolongé au delà des jours prescrits, et la revue passée au Champ-de-Mars, en l'honneur du duc de Cambridge, a été encore l'occasion d'une exhibition de modes nouvelles. Les femmes qui assistaient, dans les tribunes ou dans leurs calèches, à cet imposant défilé de nos troupes, étaient là parées des plus jolies robes de madame Célestine Quillet et des plus aériens chapeaux des demoiselles Romain.

L'impératrice portait une robe blanche en barège-cachemire très-fin, avec quatre volants brodés au bord d'une grecque en soie couleur d'or. La même broderie se répétait aux volants des manches, sur les basques, autour du cou, sur la poitrine et au bord de l'ouverture du corsage. Le fichu et les manches de dessous étaient en point d'Angleterre. Sur les épaules flottait un magnifique châle de cachemire persan fond bleu clair, dont les riches bordures jaunes et or s'élevaient à un mètre de hauteur. Le chapeau était tout en blonde blanche, orné de deux camélias bleus, et dans le tour de tête se jouaient de petits volubilis du même bleu pâle que ce merveilleux camélia nouvellement découvert, et que ceux de madame Tilman imitent au point de les confondre avec les naturels.

Les robes à dispositions sont décidément adoptées pour le printemps. Ces dispositions se font ou brochées ou imprimées, suivant les tissus.

Nous avons remarqué à la revue une robe en taffe-

tas bleu Louise, sortie des ateliers de madame Quillet, avec trois volants ornés d'une double disposition brochée. Le dessin de cette disposition était composé de triangles réunis, formés par de petits carreaux blancs et noirs. Un rang de cette disposition était posé sur la tête du plus haut volant. Un ruban absolument pareil au dessin de la disposition était froncé sur les basques, les trois volants des manches, autour du cou, en bretelles sur le dos, et formait, en plus grand, un nœud derrière au milieu de la taille, et aux manches deux autres nœuds vers la saignée.

On le voit, les robes sont toutes pomponnées comme celles de nos grand'mères, aussi jamais on n'a plus vendu de rubans, et jamais leur variété n'a été plus nombreuse; c'est le triomphe de cet objet de fantaisie, un des plus charmants de la toilette des femmes. Il faut voir dans les magasins Barlet et Belingard les innombrables rouleaux de gaze, de satin, de taffetas étalés dans les cartons ouverts, comme des fleurs dans des corbeilles. MM. Barlet et Belingard sont les inventeurs du ruban bouffant, dont nous avons déjà parlé à nos lectrices. Ce ruban bouffant, tour à tour en gaze, en satin et à côtes, imite et remplace triomphalement les crevés de gazon d'étoffe, les ruches et les rubans froncés que l'on pose au bord des volants; le tissu des rubans bouffants se resserre de distance en distance, et c'est sur cette partie ressermée qu'est brochée tour à tour une étoile ou une fleur dans les mêmes nuances que le bord broché du ruban.

Nous avons vu une robe de tarlatane grise achetée au *Sablier*, chez M. Arnould, garnie de quatre volants, sur lesquels étaient posés deux rangs de rubans bouffants en gaze grise brochés d'étoiles blanches. Cette garniture était du plus ravissant effet. Puisque nous avons nommé le *Sablier*, rappelons qu'on trouve dans ce magasin le plus grand choix des popelines et des barèges noirs qu'on porte sans être en deuil. Puis les capotes de crêpe et de tulle en noir, en gris et en blanc renouvelées chaque semaine par la mode et aussi par la mortalité, triste mot! et qui jure à côté de ce mot souriant: la mode!

Avec les toilettes de jour, on met fort peu de bijoux, à peine la broche et les bracelets (ceux en ambre de préférence à ceux en or ou en pierreries); pour préserver du hâle la partie du bras laissée à découvert entre la manche et le gant, les poignets en rubans et blonde

noire sont toujours bien portés; les mieux faits se trouvent chez Faguer-Laboulée; à côté des jolies bourses, des piles de gants de chevreau et des magnifiques peignes d'écaïlle blonde, qui vont si bien avec un bracelet d'ambre. On trouve aussi chez Laboulée de jolis éventails chinois que ce beau temps persistant va rendre nécessaires. Nous recommandons entre autres préparations excellentes du même parfumeur la lotion sédative à la fraise, qui est pour toutes les irritations à la peau un calmant souverain.

Nous avons promis à nos lectrices la description de la merveilleuse table de boudoir ou petit cabinet d'étude inventée par Krieger. Cette table, dont les pieds se replient à volonté, se suspend comme un tableau par un anneau de bronze ou de cuivre; on peut aussi la glisser derrière un fauteuil, où elle ne tient pas plus de place qu'un médaillon de soubassement; mais devient-elle nécessaire pour écrire ou pour poser un plateau, la voilà qui se dresse sur ses pieds, à la fois svelte et solide, la voilà qui se déploie et s'élargie comme une grande fleur qui s'épanouit. Krieger a fait ce meuble à surprise en acajou, en palissandre, en boule et en bois de rose: il vient d'exécuter aussi des meubles de château à la fois confortables et élégants, qui partent pour toutes les directions de la France et vont remplacer les vieux meubles délabrés. Krieger excelle à tourner ou à sculpter une armoire à livres, une de ces bibliothèques restreintes que chaque femme élégante a chez elle. A celles qui achètent l'armoire et qui n'ont pas les livres pour la remplir, nous dirons: Ouvrez le catalogue de la bibliothèque Charpentier, et allez bien vite acheter chez ce libraire, parmi les poètes, André Chénier, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, madame Desbordes Valmore, etc.; parmi les romanciers Lesage, l'abbé Prévost, madame de Staël, madame de Krudner, Mérimée, et encore Victor Hugo, Alfred de Musset et Alfred de Vigny. Sans compter les livres anciens qu'il faut toujours relire, Homère, Milton, Dante, Camoëns, Montaigne, et aussi les grands tragiques grecs.

A celles de nos lectrices qui écrivent beaucoup, nous dirons que le papier blanc glacé anglais ou français, avec chiffres ou blason, le moins enjolivé possible, est le seul papier de bon goût; la cire la plus distinguée est toujours la blanche pour cacheter les enveloppes glacées de formes carrées ou oblongues à volonté. Le cachet, comme le papier, doit porter les chiffres ou les armes. Tout cachet avec emblème est proscrit par l'élégance.

#### Détails du Dessin.

*Toilette de la mère.* — Peignoir de mousseline de la maison Daniel Deray, orné sur le devant de la jupe, au corsage et aux manches, de broderies à camées; chaque camée est bordé d'une petite valenciennes fron-

cée et est doublé de taffetas bleu. — Le col est à camées garni d'une valenciennes de trois centimètres de haut. — La ceinture à nœud flottant est en taffetas bleu pâle glacé de blanc. — Le bonnet est tout en broderie à camées et valenciennes assorties au peignoir.

*Toilette de l'enfant.* — Robe-pelisse en percale, broderie à l'anglaise tout autour; ceinture et nœud flottant en broderie pareille. — Bonnet brodé, ruché de valenciennes, doublé de taffetas blanc et orné de petits rubans rouges.

## LE MARIAGE DE MON GRAND-PÈRE.

(SUITE.)

Mon grand-père procédait lentement à son repas, portant d'une main sa tasse de chocolat à ses lèvres, et de l'autre tournant le feuillet de son livre, opération pour laquelle il avait attendu qu'un grand papillon doré, qui s'était posé sur la page, voulût bien prendre son vol et s'en aller plus loin. Il rentrait de la parade, et il avait encore sa culotte de peau et son gilet rouge garni de dentelle; mais une robe de chambre à grands ramages et une paire de pantoufles jaunes à la turque tempéraient l'aspect guerrier du reste de son accoutrement. En ce moment la porte du jardin s'ouvrit, et un pas bien connu gravit l'escalier de la véranda. Frank Owen, vêtu du frais costume espagnol, entra, s'arrêta à trois pas du major, ôta son sombrero et fit un grand salut.

— Mon cher major, dit-il, vous me représentez la quiétude spirituelle mêlée d'une légère teinte de sensualité... Mais depuis quand déjeunez-vous avec des araignées? » ajouta-t-il en s'asseyant en face du major et en lui montrant une énorme araignée mouchetée de rouge qui s'était laissée choir du plafond sur le morceau que mon grand-père portait en ce moment même à sa bouche.

Le major retira l'insecte en le prenant par une patte.

— Voilà bien l'inconvénient des repas en plein air, mon cher Frank, dit-il. Hier j'ai coupé en deux un lézard vert qui s'était fourvoyé dans mon assiette, et que j'avais pris pour une feuille de salade...; oui, plus occupé, comme d'ordinaire, de mon livre que de mon déjeuner, j'avais failli avaler la queue du malheureux animal.

— Il y a des créatures plus désagréables que des lézards, répondit Garry. Les fourmis, par exemple, sont assurément moins saines. Et il attira l'attention du major sur une longue colonne noire de ces intéressants insectes, qui, sortis d'un trou du plancher, passaient, sans rompre leurs rangs, par-dessus la jambe

gauche de mon grand-père, qu'elles escaladaient pour gagner la nappe et s'arrêter au pain, objet de leur expédition.

— Ma foi! dit le major en se levant et en secouant ses culottes pour chasser les maraudeuses, il faut qu'à l'avenir j'y fasse plus d'attention. Mais la nuit, c'est bien pis! J'ai été obligé de renoncer à lire ici le soir, car j'étais peiné, dans le fond du cœur, de voir les phalènes venir se brûler les ailes à la chandelle, au point que la mèche était presque encombrée de leurs ailes calcinées.

— Savez-vous bien, major, dit Owen gravement, que soit par suite de votre régime entomologique, soit à cause de la vie sédentaire que vous menez, vous devenez horriblement obèse, et que vous déformez toute la symétrie de votre taille? Je ne vous donne pas huit jours pour que votre menton et vos genoux ne forment plus qu'une rotondité unique, sans la moindre inégalité ni solution de continuité.

Mon grand-père jeta un regard furtif sur son gilet. « Non, mon cher, non, dit-il; s'il y avait la moindre différence, je le verrais à mes habits. Je ne crois pas avoir engraisé d'une livre depuis un an.

— De cinquante, voulez-vous dire, répliqua Garry. Nous l'avons tous remarqué aujourd'hui à la parade, et cela avec chagrin. Maintenant c'est un voyage de mer qu'il vous faut; il n'y a que cela qui puisse vous rendre à vos véritables proportions, et je vous en propose un que nous ferons ensemble.

— Un voyage de mer! s'écria mon grand-père. Avez-vous perdu la tête, mon cher ami? Je n'entreprendrais pas une traversée d'un jour pour voir toutes les merveilles que vit Sindbad le marin. Ah! j'ai assez souffert pour venir d'Angleterre ici. Je ne crois pas, ajouta mon grand-père avec un soupir rétrospectif, que mes voies digestives se soient remises jamais depuis ce temps-là.

— Bah! malade par un temps de calme! allons donc, major! reprit le jeune drôle. Mais j'ai tout arrangé, et je compte sur vous, continua-t-il en tirant de sa poche une grande pancarte imprimée qu'il déploya devant mon aïeul. En tête, on lisait en grandes capitales : PLAZA DE TOROS, et au-dessous une gravure en bois représentait un taureau l'œil fixe, la queue droite, et prêt à s'élancer sur le matador qui se disposait à le transpercer. Suivait en espagnol le programme circonstancié d'un grand combat de taureaux, lequel devait avoir lieu prochainement à Cadix. On y disait la férocité des taureaux, le nombre de chevaux qu'on espérait voir éventrer dans l'arène, et l'habileté des picadors et des espadas qui devaient soutenir la lutte.

Le major secoua la tête; le séduisant prospectus n'avait aucun charme pour lui. Je l'ai dit plus haut, mon grand-père n'était pas curieux. Garry Owen se mit alors à lui peindre les délices de l'excursion sous les couleurs les plus brillantes qu'il put imaginer. Ils

iraient à Cadix dans un bateau qu'il avait acheté dernièrement, un fin voilier ponté à l'avant, sous le port duquel le major pourrait s'étendre confortablement et dormir comme dans son lit. Le bateau était pourvu d'un fourneau et d'ustensiles culinaires... Comme, à cet endroit du discours, le tentateur s'étendit longuement sur les excellentes choses qui seraient cuites et mangées pendant la traversée; comme il insista sur le redoublement d'appétit que donne l'air de la mer, il y eut dans les convictions de mon grand-père un éclair d'indécision qui se réfléchit dans son regard. — Vous arriverez, dit Owen, avec un estomac si complètement renouvelé, qu'à chacun de vos repas mon nom viendra sur vos lèvres comme une action de grâces. Quant au mal de mer, ne craignez rien; cette barque nous portera là en douze heures si doucement que vous vous croirez sur un lac! Enfin, le démon d'enseigne termina son discours en plaçant sous les yeux du major une demande de congé toute faite et qui n'attendait plus que sa signature.

Mon grand-père fit quelques faibles objections, qu'Owen réfuta avec son sans-façon ordinaire. Le moyen de résister à une volonté pareille? A cinq heures, le même jour, le major se laissait emmener à travers les rues de la ville jusqu'à l'embarcadère du port, non cependant sans regretter un peu ses lares bien-aimés. Mon pauvre grand-père! aucun pressentiment ne put-il vous avertir alors que désormais vous entriez dans une autre voie d'existence, et que vous ne rentreriez pas seul dans votre tranquille foyer?

Owen s'était accouturé, pour cette expédition, d'un costume demi-nautique, composé d'une chemise de flanelle bleu-clair attachée au cou par un coquet foulard, d'une jaquette bleue, d'un large pantalon de toile et d'un tapabor espagnol. Ce costume lui seyait assez bien, et il paraissait en être convaincu : c'était aussi l'avis des brunes senoras de la ville, qui, accoudées derrière leurs jalousies vertes, lui souriaient de temps en temps sur son passage, et lui faisaient de petits signes d'intelligence; car l'enseigne était le favori du beau sexe de Gibraltar.

Le major, lui, s'en était tenu à ses culottes de peau (qui, en revanche, tenaient fort à sa personne) et à son habit rouge d'uniforme; puis il avait mis des bottes à l'écuyère et s'était coiffé de son chapeau d'ordonnance. Chaque fois qu'il apercevait un petit salut à une fenêtre, il portait la main à son chapeau et regardait la rieuse senorita, qui, généralement, laissait retomber sa jalousie avant qu'il eût le temps d'achever sa politesse. Après chaque aventure semblable, mon grand-père continuait sa route plus fier que jamais.

Ils passèrent le pont-levis, traversèrent la foule de Turcs, de juifs, d'infidèles et d'hérétiques qui encombraient toujours le quai, et entrèrent dans un canot qui les conduisit au bateau d'Owen, *la Belle-Inconnue*, comme il l'avait baptisé en mémoire de sa mystérieuse senorita du bal masqué. Ils y trouvèrent un marin qui

devenait les accompagner dans leur expédition. C'était un certain Francisco, contrebandier notoire, dont Owen, s'était, depuis peu, assuré l'amitié, et qui lui servait de lieutenant dans ses excursions nautiques. Le bateau était un gentil petit cutter proprement peint, bien disposé, et pouvant aisément contenir plusieurs passagers. Francisco était un enfant de la vague, musculeux et bronzé, aux épais favoris noirs, type de franchise et de bonne humeur. Mon grand-père ayant franchi le bord, toujours chaussé de ses bottes à l'écuyère, le navire, pourvu des bagages et des provisions de bouche, largua ses voiles et entra doucement dans la baie.

La brise était douce; ils voguèrent, comme l'avait promis Owen, sans trop de secousses. Mon grand-père se mit alors, pour la première fois, à examiner de la mer l'aspect des lieux qu'il habitait depuis deux ans. Au soleil couchant, le vieux roc sombre adoucissait ses âpres contours, les vitres des fenêtres dardaient des feux rouges, les murs étincelaient de blancheur, et les arbres se teintaient d'un vert plus jaune; un seul nuage de pourpre se balançait dans le ciel, à l'orient. A mesure que la distance rendit les objets plus confus, la silhouette découpée du rocher prit cette forme qui lui a fait donner, par les Espagnols, le nom de *el Cuerpo*, celle d'un homme immense couché sur le dos et enveloppé d'un linceul comme le cadavre d'un Titan sur son bûcher funéraire, la tête du côté de l'Espagne, la poitrine bombée à l'endroit de Middle-Hill, les genoux légèrement fléchis à la tour d'O'Hara et les jambes pendantes appuyées sur l'Europe. Le soleil s'éteignit dans les flots quand ils doublèrent la pointe de Cabrita, et la brise qui fraîchissait les emporta rapidement sous les hautes et abruptes falaises qui bordent la côte d'Espagne.

Alors Francisco alluma un feu de charbon et plaça dans une lèche-frite de bonnes tranches de bœuf bien tendres, assaisonnées de tomates et d'oignons hachés, dont le fumet fit venir des larmes de reconnaissance et d'appétit aux yeux de mon grand-père. Aussi le major se mit-il à surveiller attentivement la cuisine, se permettant même de temps en temps quelques petits avis, proposant une addition d'oignons, une pincée de poivre, quelques graines de piment en plus, *et cætera*. Il fallait le voir, joyeusement assis, une assiette sur ses genoux, un morceau de pain et une tasse à côté de lui, tenant d'une main sa fourchette, de l'autre son couteau; il y avait réellement du bonheur dans ses yeux. Mais quand Francisco, jugeant la cuisson à point, approcha la poêle de l'assiette du major pour y verser une bonne portion de son contenu, l'excellent homme, à la vue de ce mets appétissant, se sentit pris d'une amitié réelle pour le coquin de contrebandier, et, se versant une rasade de xérès, il but au succès du voyage.

Trois fois mon grand-père revint à la charge avec son assiette vide, puis il mangea encore une tranche

de pâté froid tout en causant, et il termina son souper par un morceau de fromage pour aider la digestion. Le repas achevé, il prit un temps de repos, se croisa philosophiquement les bras sur la poitrine, et déclara, du fond du cœur, que jamais il n'avait fait un meilleur souper; bref, quand, pour compléter la fête, Owen lui mit à la main un verre de grog fumant, il abaissa sur le jeune homme un regard vraiment paternel. Il parla complaisamment et avec bienveillance, comme font les gens qui ont bien dîné; il fit l'éloge du temps, du bateau, de la mer, etc., etc.; il se demanda avec intérêt où pouvait aller le cavalier qui gravissait lentement un sentier de la falaise à portée de voix du bateau, et il accompagna cet homme en imagination jusqu'à son logis, dans une sorte de vague contentement intérieur. Après un second verre de grog, le sommeil commença à le gagner, et, comprenant tout juste les paroles d'Owen qui annonçait que la brise fraîchissait encore, il alla s'étendre mollement sur le matelas qui avait été disposé pour lui sous le pont; puis, remplaçant son chapeau à cornes par un prosaïque bonnet de nuit, il s'endormit jusqu'au matin.

Il était grand jour quand il s'éveilla, avec la conscience que ses deux dernières heures de sommeil avaient été des plus désagréables. Le vent soufflait avec force et lui chassait l'eau à la figure; des secousses irrégulières torturaient son épigastre. Surpris étrangement et oubliant où il était, il faillit se briser le crâne en se levant d'un bond sur son séant. Rappelé par le choc à la réalité, il s'appuya alors sur ses mains dans la pose du gladiateur mourant, et, pivotant sur lui-même, il avança sa tête poudrée. Owen et Francisco, assis dans une flaque d'eau, essayaient de s'abriter le long du bord opposé au vent. De bonne humeur, d'ailleurs, ils déjeunaient avec des pommes de terre froides et les restes du festin de la nuit. Ce spectacle n'était pas fait pour réjouir mon grand-père. Tourmenté par d'horribles maux de cœur, il demanda faiblement à Owen s'ils étaient près de Cadix. Pour toute réponse, Frank secoua la tête et dit qu'ils étaient à l'ancre. Alors mon grand-père, faisant un vigoureux effort, sortit complètement de son lieu de repos, et, se dressant sur ses jambes, il jeta les yeux autour de lui. La scène était bien changée depuis la veille: tout autour, des vagues écumantes; en face, une côte de sable qui se terminait par une pointe de rocher sur laquelle s'élevait un phare, et, sous le vent, la baie enfermée dans une ceinture de falaises à pic. Un soleil brillant ajoutait encore à la tristesse du site, en permettant d'en saisir tous les détails. Mais mon grand-père n'en eut pas le loisir, car il reçut comme une douche la crête d'une lame qui le mouilla jusqu'aux os et convertit en baquets ses bottes à l'écuyère. Un grain s'était élevé dans la nuit, et la barque avait été forcée de chercher un refuge dans la baie de Tarifa. Le major ne tenta pas un second examen; mais, ruisant d'eau salée et souffrant affreusement du roulis,

il resta immobile toute la matinée en cherchant à se garantir de son mieux. Un moment, on vit descendre sur le rivage un homme qui gesticulait comme un pantin et poussait en même temps de grands cris; mais que signifiaient ces gestes et ces cris? C'est ce que personne de l'équipage ne pouvait dire. Enfin, comme le vent ne mollissait pas et que leur position devenait de plus en plus désagréable, quelque peu inquiétante même (car une de leurs ancres avait cédé et ils craignaient fort de perdre également l'autre), on décida qu'il fallait quitter la place et gagner la côte, s'en rapportant à l'habileté du contrebandier pour se tirer de ce mauvais pas. Le major, en dépit de son mal, appuya vaillamment sur le câble, tandis que sa queue et ses basques, soulevées par le vent, faisaient angle droit avec sa personne. Après de vigoureux efforts, l'ancre fut dérapée; on hissa le foc avec un ris de pris; Owen tint l'écoute, et le contrebandier se mit au gouvernail. Ils prirent alors le vent, coururent droit à la côte, et, grâce à une manœuvre habile, ils débarquèrent sains et saufs sur le rivage.

En ce moment parut une espèce de fonctionnaire appartenant au port, et avec lui un émissaire du gouverneur de la ville, qui, informé de la position critique de nos marins, leur avait poliment envoyé offrir ses services. Le messager était justement l'homme qui le matin leur avait fait des signaux du rivage; il leur conseilla de se rendre chez le gouverneur, qui, disait-il, avait toujours beaucoup de plaisir à obliger des officiers anglais. L'avis leur parut bon à suivre et ils résolurent d'en profiter avant la nuit, prévoyant que, dans le cas où le temps les retiendrait forcément à Tarifa, le gouverneur serait pour eux un puissant auxiliaire. Le major aurait bien voulu réparer un peu les avaries de sa toilette; mais, après avoir vainement tenté d'ôter ses bottes à l'écuyère, qui tenaient à ses pieds comme une seconde peau, il fut contraint de renoncer à cette idée, et il se contenta de se mettre un instant les jambes en l'air pour égoutter l'eau de ses malheureuses chaussures. Comme les deux amis s'avançaient en suivant la chaussée qui conduit à la ville, le vent souleva des tourbillons de sable qui saupoudrèrent si bien l'uniforme détrempé de mon grand-père, que l'infortuné major avait l'air d'un mur de briques à moitié crépi. Sa barbe avait deux jours de date; l'eau de la mer avait fait une pâte verdâtre de la poudre de sa chevelure, et tout son accoutrement était dans un état déplorable. Néanmoins, sa dignité personnelle ne l'abandonna pas un seul instant, et les voyageurs traversèrent ainsi les rues étroites de l'antique cité de Tarifa.

Son Excellence don Pablo Dotto, petit homme merveilleusement replet, les reçut avec beaucoup de courtoisie. C'était un Espagnol de la vieille école; il répondit aux graves civilités de mon grand-père et au facile compliment de l'enseigne par une telle profusion de saluts, que, pendant l'espace d'une minute, ces

deux messieurs ne virent de sa personne que la luisante superficie de son occiput dénudé. Il était veuf depuis quelques années, et c'était une de ses sœurs qui gouvernait sa maison. Mais, tandis qu'Owen lui expliquait l'objet de leur voyage et son malencontreux incident, le jeune enseigne s'arrêta tout à coup, bouche béante et rouge jusqu'aux oreilles, le regard fixé vers la porte d'une pièce contiguë. Il venait de reconnaître, s'avançant à lui, la belle inconnue du bal masqué.

— Ma fille, la *senorita Juana*, dit le gouverneur en présentant la jeune personne aux deux officiers. Malgré la différence du costume et des circonstances, Juana aussi reconnut Frank, et elle rougit légèrement en venant recevoir son compliment. Mais l'enseigne, qui en général possédait une assez rare impudence, fut, cette fois, le plus confus des deux, et son salut embarrassé fut tout à fait éclipsé par la magnificence de celui de mon grand-père. Cependant, il recouvra bien vite son assurance et expliqua à Son Excellence comment il avait eu déjà l'inappréciable bonheur (en appuyant sur ce mot) de faire la connaissance de mademoiselle sa fille. Il se mit alors à raconter à Juana les circonstances qui les avaient amenés à Tarifa, lui et mon grand-père, avec l'intention d'aller à Cadix voir le combat de taureaux.

— Nous avons également l'intention d'y aller demain, dit tranquillement la *senorita*.

— Nous aurons donc le plaisir de vous y rencontrer, répliqua Frank, qui, tout aussitôt, fut pris d'un accès de distraction et ne fit plus que des réponses incohérentes. Il était à se demander ce qu'il y aurait à inventer pour qu'on fit le voyage ensemble, et il était presque décidé déjà à offrir de prendre toute la famille à bord de son bateau; proposition qui, sans doute, eût quelque peu surpris le petit gouverneur, surtout s'il avait vu les dimensions de la coquille destinée à le porter lui et sa suite. Mais Garry était un habile diplomate, et il manœuvra fort habilement pour arriver à son but. Il dépeignit d'une manière si pathétique les souffrances qu'ils avaient eu à endurer pendant leur traversée, le séjour forcé que probablement ils seraient obligés de faire à Tarifa pendant la plus grande partie de leur permission, leur isolement sans amis dans la ville, et le désir qu'ils avaient de voir un peu le pays, que le petit gouverneur fut insensiblement forcé (tout en croyant n'agir que sous l'influence de sa propre impulsion) d'inviter les deux étrangers à faire le voyage de Cadix avec son escorte. Les choses étant donc arrangées à la plus grande satisfaction de Garry, c'est-à-dire qu'on partirait à cheval le lendemain matin au point du jour, — arrangement dont mon grand-père ne savait pas le premier mot, grâce à son ignorance totale de la langue espagnole, — les deux amis prirent congé de leurs hôtes et se retirèrent dans la principale hôtellerie de la ville, où un assez bon dîner fit oublier au major la fatigue et les dangers du voyage.

## II.

Le lendemain, l'aurore les trouva tous deux sortant de la vieille cité de Tarifa sur des chevaux de louage d'assez respectable apparence, loués à leur aubergiste. Frank, avec sa tactique ordinaire, avait su se ménager une place aux côtés de la *senorita Juana*, qui montait un joli petit palefroi blanc, dont la selle de velours vert à clous dorés était placée sur un caparaçon mauresque aux rayures rouges et blanches, bordé de longues franges; un long gland de soie pendait attaché à la martingale et venait en aide à la longue queue du cheval pour chasser les mouches, outre que la cravache, dont l'extrémité était terminée par une mèche de crin, remplissait le même office dans les mains de l'amazone. Juana était coiffée d'un chapeau à retroussis orné d'une longue plume blanche: elle avait la taille serrée dans un justaucorps brodé, avec une longue jupe de drap bleu à petits boutons d'or semblables à ceux qui brillaient sur la dentelle de son corsage. Frank ne se lassait pas de la regarder; tantôt il s'éloignait de quelques pas pour admirer l'ensemble de cette charmante apparition, tantôt il s'approchait d'elle pour étudier chacun de ses gracieux détails.

En tête de la cavalcade marchait le petit gouverneur, côte à côte avec un Espagnol d'une trentaine d'années, époux désigné de Juana, son fiancé depuis bien longtemps..., depuis si longtemps, en effet, que l'heureux mortel, comme s'il n'avait plus à surveiller son empire, fumait sa cigarette aussi tranquillement que s'il n'y eût pas eu d'officier anglais à cinquante milles à la ronde. Il portait le costume espagnol: culottes et veste de nankin, lacées avec un filet d'argent aux ferrets duquel pendaient de petits poissons de même métal. A cent pas en avant, une escorte de quatre soldats à cheval, armés de carabines, ouvrait la marche. Derrière Frank chevauchait le major Flinders, fraîchement rasé, ayant rendu tout leur lustre primitif à ses bottes à l'écuyère et à son uniforme. A côté de lui se tenait la *senorita Carlota*, tante de Juana, femme d'une trentaine d'années, potelée et avenante, dont la lèvre supérieure était ornée d'un duvet noir qui eût rendu fier un cornette de dix-huit ans; ces moustaches féminines sont communes dans ces régions méridionales, et, au dire des connaisseurs, elles ne font que rehausser la piquante beauté de celles qui les portent. Carlota parla d'abord fort longuement à mon grand-père, qui ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait, mais que sa politesse naturelle poussait à intercaler un *si, senorita*, entre chaque point d'orgue, en appuyant en même temps la main sur son cœur et en saluant avec une admirable grâce. Derrière ce couple, suivaient deux individus non moins intéressants: c'étaient deux domestiques montés sur des mules, aux flancs desquelles pendaient d'énormes sacoches gonflées de provisions de bouche.

La matinée était superbe, la brise soufflait sur les collines, et le fond des vallées était couvert d'une rosée brillante. Tantôt ils trottaient sur un terrain pierreux, couvert de genêts en fleur; tantôt ils traversaient des champs sans clôture; tantôt ils suivaient la lisière de longues plaines semées de fèves, dont les senteurs embaumaient l'air, et qui invitaient la cavalcade à faire un temps de galop: ce qu'elle faisait, le gouverneur debout sur ses étriers, la *senorita* contenant son petit cheval barbe la tête ramenée sur la poitrine sous la pression du frein, et mon grand-père assez mal à l'aise sur son fantasque entero à la bouche d'acier et au nez toujours tendu en ligne horizontale. Le major n'était pas la fine fleur des écuyers: il avait l'étrier descendu de toute la longueur des courroies, tenait la jambe droite, portait le pied en avant, roidissait le corps dans la perpendiculaire et ramenait les coudes en arrière, d'après les errements de la vieille école, tenue assez imposante assurément, mais dangereuse pour qui voulait conserver constamment son équilibre au galop; car, je l'ai dit, le coursier de mon grand-père avait la bouche dure, et il fallait avec lui chasser vigoureusement sur l'étrier en serrant la bride. En outre, cet animal était doué d'un appétit vorace qui oblitérait totalement chez lui le sens de la soumission à son cavalier, et dès qu'il apercevait une touffe d'herbe à son goût, sa tête s'allongeait si bien, que, sous l'effort de sa bride, il attirait mon grand-père jusque sur le pommeau de la selle. En pareil cas, le major, renonçant à une inutile résistance, le laissait faire et regardait aux alentours d'un air dégagé, en feignant d'être absorbé dans la contemplation du site. Cette manœuvre, qui pouvait être bonne quand il y avait réellement un site à examiner, n'avait pas la moindre vraisemblance quand l'animal s'arrêtait entre deux haies, ou quand il allait heurter le nez dans une porte de grange. Mais chaque fois qu'il en arrivait ainsi, Carlota, au lieu de comprimer à moitié un accès de fou rire, comme dix fois pour une l'eût fait une maligne fille d'Albion, attendait patiemment que le major fût venu la rejoindre pour lui adresser un bienveillant regard qui chaque fois la plaçait plus haut dans l'estime du cavalier ainsi consolé.

Ils continuèrent de la sorte jusqu'à ce que le soleil commençât à devenir assez ardent; mais quand on eut atteint un petit bois bordant la plaine, on fit halte sous un immense chêne-liège, non loin duquel coulait un petit ruisseau. La cavalcade mit pied à terre. Les chevaux furent attachés, les mules furent délivrées de leurs sacoches, dont on vida le contenu sur le gazon, puis on étendit sous l'arbre des caparaçons et des manteaux. Enfin, un feu de broussailles sèches fut allumé sur le bord du ruisseau avec une telle célérité, qu'avant que mon grand-père eût le temps d'achever mentalement la récapitulation des mets étalés sur l'herbe, une tasse de chocolat lui fut mise entre les mains.

— Avouez, major, dit Garry en dévorant un rond

de saucisson, qu'on perd quelques-uns des plaisirs de l'existence en menant la vie d'un cénobite. Est-ce que vous ne me remerciez pas de vous avoir arraché à votre prison pour vous amener dans un aussi délicieux endroit?

— C'est un excellent déjeuner, répondit mon grand-père, qui venait de partager un petit pain de gruau avec la senorita Carlota, et de lui servir un blanc de dindon, en s'administrant à lui-même la cuisse et le pilon de l'animal; oui, je me sens vraiment un excellent appétit. Je serais au comble du bonheur si je pouvais comprendre les spirituelles remarques de cette charmante demoiselle, et lui faire des réponses convenables.

— Permettez-moi, dit Garry, d'être l'interprète de vos sentiments; peut-être ne réussirai-je pas à les lui transmettre dans toute leur verve originale, mais je tâcherai qu'ils perdent le moins possible à la traduction. Voyons, essayez-moi: qu'avez-vous envie de dire?

— Ma foi! dit mon grand-père en réfléchissant, j'avais réellement une foule de choses à lui dire dans la route, mais elles sont sorties de ma tête. Croyez-vous qu'elle ait jamais lu Shakspeare?

— Oh! c'est très-peu probable, répondit Owen.

Ici la senorita s'adressa en riant à Frank pour savoir ce que mon grand-père disait d'elle.

— Ah! s'écria mon grand-père en citant son ami Shakspeare:

*« I understand thy looks — thy pretty Spanish, etc., etc. »*

Je comprends tes regards; mais ta douce parole,  
Hélas! m'est étrangère, ô ma belle Espagnole!

— Ce serait la femme la plus agréable du monde, si seulement on pouvait la comprendre, Frank, ajouta-t-il en jetant sur la senora un regard plein de galanterie.

L'enseigne n'était pas tellement occupé de ses propres amours qu'il laissât perdre une si bonne occasion de s'amuser aux dépens du major. Il fit donc à Carlota un discours espagnol, qu'il prétendit être la version fidèle de celui de mon grand-père, mais, en réalité, embelli des plus romanesques expressions d'une admiration chevaleresque, comme l'indiquait le retour continu des mots « *ojos, corazon, cielo*, » et autres analogues de la langue amoureuse. Don Quichotte lui-même n'eût pas mieux traduit Shakspeare.

— Voilà, major! dit l'interprète en terminant; je viens de lui transmettre ce que vous m'avez dit d'elle.

Le major endossa le compliment en mettant la main sur son cœur et en saluant de l'air le plus tendre. Sur quoi Carlota, le sourire sur les lèvres et les joues pourpres, le remercia du mieux qu'elle put.

— Elle dit, reprit Frank, qu'elle connaissait les Anglais de longue date pour une vaillante nation; mais que si tous les caballeros (autrement dit les *gentlemen*) de cette bienheureuse race ressemblent à ceux qu'elle a sous les yeux, les Espagnols, ses com-

patriotes, ne sauraient être mis en parallèle avec eux.

— Délicieux! s'écria mon grand-père. Seulement il reste à savoir si cette expression de plaisir fut amenée sur ses lèvres par les prétendus sentiments de la senorita, ou par le goût exquis d'une bouchée de cochon de lait rôti qui chatouillait dans le même moment les fibres les plus délicates de son palais.

Le malin enseigne, tout en s'occupant de sa propre entreprise plus sérieuse sur le cœur de Juana, continua, pour varier, de persuader à Carlota et au major qu'ils avaient conçu l'impression la plus favorable l'un de l'autre. Sur ce point, il réussit assez bien: les paroles qu'il adressait à Carlota, comme venant directement de mon grand-père, étaient empreintes d'une chaleur d'autant plus vraisemblable, qu'elles n'étaient le plus souvent que la répétition de celles qu'il venait de débiter lui-même à l'objet de sa flamme, sous son inspiration immédiate; tandis que d'un autre côté, pour tromper mon grand-père, telle était la simplicité naïve du digne homme, il ne fallait pas une forte dose de ruse et d'imagination.

Mon grand-père et Carlota voyagèrent donc de la sorte, également enchantés, poursuivant leur conversation au moyen des gestes et des sourires; si bien que mon grand-père se sentait parfaitement à l'aise, et qu'il regretta presque d'être arrivé, quand, le lendemain soir, ils entrèrent dans Cadix.

### III.

Figurez-vous empilée dans un vaste amphithéâtre la population d'une cité tout entière; tout un peuple portant le même type de nationalité, de costume et d'expression animée, saluant des mêmes acclamations le personnage favori qui traverse l'arène, poursuivant du même rire le personnage qui a le malheur de paraître ridicule; figurez-vous, dis-je, un gai et pittoresque mélange de couleurs qui se remuent et s'agitent comme les vagues de la mer ou les feuilles d'un parc sous le souffle de la brise; une confusion de mantilles blanches, de chevelures noires ornées de fleurs éclatantes, de ceintures rouges, de guêtres jaunes et de sombreros à aigrette; le tout émaillé çà et là de soldats bleus et blancs plantés en faction, et vous aurez une idée du spectacle qui frappa nos voyageurs à leur entrée dans l'amphithéâtre de Cadix, avant que le combat de taureaux fût commencé.

Mon grand-père avait fait son entrée en lunettes, accessoire bien fait pour exciter la gaieté du public, et à l'aide de ces malheureux verres il s'était mis à regarder d'un air ébahi, pendant l'espace d'une ou deux minutes, l'innombrable multitude de têtes tournées vers sa personne, qui l'examinaient curieusement et commençaient à faire entendre à son intention un chœur encore vague et insaisissable, tandis que les hommes battaient la mesure en cadence avec le long bâton fourchu sans lequel tout bon Espagnol ne vient

jamais à un combat de taureaux. On comprend ce qu'un pareil concert a d'embarrassant pour un étranger quelque peu pudibond. Heureusement l'attention se détourna sur un individu en chapeau blanc, en dérision duquel les spectateurs se mirent tous à entonner comme un seul homme une chanson dont le refrain était : *El de sombrero blanco* (l'homme au chapeau blanc).

Mon grand-père et ses amis occupaient une place distinguée dans une loge située bien au-dessus de la multitude et auprès de celle de l'alcade. La señorita Juana semblait plus jolie que jamais dans sa toilette blanche et sous sa mantille de gaze, qui donnait du vague à ses traits et rehaussait le ton de son cou et de ses bras nus. Sur l'ébène de son abondante chevelure se détachait un simple bouton de rose blanche, et une souple feuille verte, ornement favori des jeunes Espagnoles, retombait comme une plume sur son peigne d'écaille incrusté d'or. Le major était assis à côté de Carlota, qui, naturellement pleine de franchise et le regardant comme une ancienne connaissance, lui touchait familièrement le bras avec son éventail quand elle voulait appeler son attention sur un objet intéressant. Aussi le major était pour elle d'une galanterie empressée, et il jetait des regards émerveillés autour de lui à travers ses lunettes d'or, qui, malgré la récente expression du sentiment populaire, n'avaient point cessé de surmonter son nez. Il apportait un intérêt d'enfant à examiner toute chose, visages et costumes, rapprochés ou éloignés. Quand les portes de l'arène glissèrent sur leurs coulisses pour laisser passer la brillante procession des acteurs du drame, mon grand-père jouit du coup d'œil avec délices et cria bravo avec autant d'enthousiasme que s'il eût été habitué aux combats de taureaux dès sa plus tendre jeunesse. En tête marchaient les espadas ou matadors avec leurs cheveux relevés derrière la tête à la manière des femmes, vêtus de vestes de couleurs éclatantes et de culottes lacées sur les côtés avec des cordons d'argent, chaussés de bas blancs et de souliers couverts d'immenses rosettes, la taille serrée par une écharpe de soie, et portant roulé autour du bras le manteau couleur de sang destiné à attirer le taureau sur la pointe de l'épée. Ensuite venaient les chulos, habillés de la même manière; puis les picadors, roides sur leurs souples coursiers et les jambes emmaillottées; les mules enfin, dont la fonction était de traîner hors du champ de bataille les animaux mis hors de combat, et qui, harnachées trois de front comme les attelages des chars antiques, à moitié ensevelies sous un attirail de housses brillantes, fermaient la marche du cortège. Tous ces personnages traversèrent le cirque dans sa longueur, et, s'avançant jusqu'au pied de la loge de l'alcade, ils demandèrent la permission de commencer. Cette autorisation obtenue, les picadors se placèrent à égale distance les uns des autres tout autour de l'arène; puis, à un signal de l'alcade, deux trompettes, vêtus d'écarlate et placés derrière lui, sonnèrent une

fanfare. Au même instant, un homme, la main posée sur le verrou d'une porte située au-dessous de la loge, l'ouvrit brusquement et disparut lui-même dans une niche. Aussitôt à la sombre ouverture se montra la formidable tête d'un taureau. L'animal s'élança d'un bond dans l'arène, les cornes basses et la queue horizontale; puis, jetant un regard de défi à cette multitude bariolée, il fit une pause d'une seconde et courut sus au premier picador. Le cavalier, droit sur ses étriers et la lance en arrêt, planta fièrement son fer dans l'épaule du taureau, qui, sans s'arrêter pour si peu, jeta bas homme et cheval. On put voir alors mon grand-père se pencher presque tout le corps en dehors de la loge, et, les yeux fixés sur le picador terrassé, crier, les mains crispées sur le front :

— Pour Dieu, cet homme va être mis en pièces!

Mais quand un chulo, attaquant le taureau en flanc, agita son manteau rouge devant les yeux du monstre et lui fit oublier son premier adversaire, vous eussiez vu le major aspirer une longue bouffée d'air et dire, en se tournant vers un calme Espagnol, son voisin :

— Par le ciel! monsieur, c'est une grâce de la Providence s'il a été sauvé!

Mais le grave Espagnol, retirant froidement son cigare de sa bouche, et chassant la fumée par le nez, répondit simplement :

— *Bien esta.* (Ce n'est pas mal.)

Cependant le taureau avait planté sa corne dans le poitrail d'un troisième cheval, et le picador, s'apercevant, à l'affaïssement de sa monture, que le pauvre animal était blessé à mort, sauta prestement à terre. Il était temps; car presque aussitôt le cheval tomba lourdement, et, roulant sur lui-même, rendit le dernier soupir. Il fut alors dépouillé de ses harnais. Cette scène ne fut pas du tout du goût de mon grand-père; mais, ne découvrant aucune espèce d'émotion sur les figures de ses voisins, il roidit ses nerfs en se disant que le devoir d'un soldat était de voir sans sourciller les blessures et la mort. Il soutint même avec assez de fermeté la vue d'un autre épisode : c'était un cheval, qui, déjà blessé, privé de son cavalier et troublé par sa terreur, vint se heurter contre la barrière et se brisa l'épaule en retombant sur le sol. On le fit lever sur ses trois jambes et on l'emmena trébuchant hors du cirque. Mais quand un autre cheval, remis sur pieds et tout couvert de blessures, fut ramené à coups d'éperons pour soutenir une seconde charge, le major, qui n'eût pas fait de mal à une mouche, n'y put tenir plus longtemps, et, se sentant mal à l'aise, il quitta précipitamment sa place. Arrivé à la porte du cirque, il s'arrêta et écrivit à la craie, sur l'un des battants, ce fragment de la harangue de Henri V à ses soldats d'Azincourt :

He that hath no stomach for the fight,  
Let him depart..... (1).

(1) Que celui qui n'a pas le cœur à la bataille  
Quitte les rangs.....

au grand étonnement des deux factionnaires espagnols, qui se mirent à examiner ces mots comme s'ils eussent contenu un sens magique.

Frank demeura jusqu'à la fin, non pas qu'il vit beaucoup du combat, pourtant : il n'avait d'yeux que pour Juana, et il n'entendait qu'elle. Il eut du reste tout le loisir de donner l'essor à son amour, car le petit gouverneur prenait grand intérêt au spectacle de l'arène, et le fiancé aux poissons d'argent, fin connaisseur, pariait avec un succès remarquable sur le nombre des chevaux que le taureau percerait de ses cornes.

En quittant Cadix le lendemain matin, ils reprirent l'ordre de marche qu'ils avaient adopté en venant : don Pablo trottant en tête avec le chevalier des poissons d'argent, et discutant avec lui les divers incidents du spectacle de la veille.

Le petit vieillard, quoique très-courtois chaque fois qu'il adressait la parole aux deux Anglais, n'avait pas grand-chose à leur dire, et, quant à parler aux dames, il ne s'en donnait guère la peine, ou, s'il le faisait, c'était avec une certaine aigreur de ton qui prouvait à Owen que le petit gouverneur devait être dans la vie privée une espèce de tyran domestique, caractère qui n'a rien d'incompatible avec les dehors les plus doux dans les relations publiques.

L'enseigne se donnait toutes les peines du monde pour encourager le major à se montrer empressé auprès de Carlota.

— Mettez un peu plus de feu dans vos yeux, major, disait-il; ces Espagnoles ne sont pas accoutumées à nos regards à la glace. Elle vous aime éperdument. C'est bien dommage qu'elle ne puisse pas exprimer ce qu'elle ressent ! et puis, il doit lui répugner de mettre un interprète dans la confidence des mouvements de son cœur.

— Bah ! laissez donc, mon cher ! disait le major en rougissant d'aise; elle se soucie bien vraiment d'un barbon comme moi.

— Vous croyez ? Regardez donc ce que disent ses yeux. Voilà ce que j'appellerai une preuve palpable, répétait l'enseigne. Si vous n'y répondez pas, je vous tiens pour un major de marbre.

Et puis il allait à Carlota, lui débitant des sornettes qui mettaient des flammes dans les regards de l'Espagnole, et il repartit au petit galop pour rejoindre la belle Juana.

Carlota était dans tout l'éclat de son été : elle avait passé l'âge de la timidité virginale, sans avoir atteint celui de l'humeur acerbe de la vieille fille. Elle possédait une sorte de confiance en elle-même, et elle avait vis-à-vis de l'autre sexe l'aisance qu'on rencontre ordinairement chez les veuves. Les avances supposées du major n'avaient donc, en quelque sorte, que la moitié du chemin à faire pour arriver à son cœur. Nul autre que le major n'obtenait la faveur d'aider Carlota à monter en selle ou de la recevoir dans ses bras quand elle en descendait. Nul autre que le major n'avait le

bonheur d'être invité par elle à prendre la bride de son cheval quand le sentier devenait mauvais ou dangereux, et de sentir sur son épaule la douce pression de sa main quand la monture trébuchait sur les cailloux de la route. Jamais homme ne fut payé d'autant de sourires de reconnaissance pour une simple politesse.

Cette prodigalité d'amabilités et de grâces aimables commençait à amollir la rude enveloppe du cœur du major. Sur son propre terrain, c'est-à-dire dans les quartiers de sa garnison, il aurait pu livrer bataille avec succès à une vingtaine d'ennemis aussi perfides : ses livres, ses fleurs, sa pipe, ses pantoufles et cent autres dieux pénates eussent formé autour de lui un bataillon sacré; mais ici, avec toutes ses habitudes bouleversées, avec tout le cortège de ses vieilles idées mis en déroute par la nouveauté de la situation, le pauvre homme restait tout à fait sans défense et prêtait le flanc à toutes les attaques. L'ignorance où la senora Carlota et lui se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre d'un langage qui pût exprimer leur pensée, loin d'être un obstacle à leur mutuelle sympathie, en favorisait plutôt les progrès. En compagnie d'une Anglaise, dans les mêmes circonstances, mon grand-père se fût cru obligé d'entretenir la conversation, et peut-être eût-il gâté tout en essayant de se rendre agréable; mais, dans le moment présent, affranchi d'une pareille obligation, il pouvait sans maladresse trotter en complète et silencieuse communion de pensées avec lui-même, et goûter le bonheur de recevoir des sourires sans s'inquiéter du moyen de les faire naître.

Son carnet, qui contient sur cette expédition des notes circonstanciées que j'ai lues et d'où j'ai tiré presque tous les détails de cette histoire, fait foi qu'à cette période du voyage le major, jouissant sans contrainte de son nouvel état, se sentait l'imagination, le cœur et l'estomac stimulés en même temps.

« L'Espagne, dit mon grand-père en manière de coup d'œil général, est le pays du parfum de l'ail, des habitudes malpropres, des ânes trop chargés et de l'excellente charcuterie; mais l'air est très-bon dans les montagnes, et la campagne est bien plus agréable que les villes. Le peuple ne semble avoir aucune notion de confort et de propreté, ce qui ne l'empêche pas de vivre très-content au sein de son ignorance. — Ma selle est mauvaise, je crois; car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en descendant de cheval. — La senorita est une femme éminemment agréable et gracieuse. Je la tiens en grande estime; elle est, j'en suis convaincu, aussi sensible que belle. — Le porc du déjeuner était excellent; je n'en ai jamais mangé de meilleur en Espagne..... »

Le style décousu de ces notes m'empêche d'en donner de plus longs extraits. Les appréciations statistiques, les incidents de voyage, les réflexions philosophiques et l'état des organes digestifs y sont consignés pêle-mêle indistinctement. Mais, par l'échantillon qu'on

vient de lire, on pourra s'apercevoir que l'admiration du major pour Carlota était une admiration calme, qu'elle ne sentait pas du tout son don Quichotte, et qu'elle pouvait marcher de pair avec la passion pour le porc et la charcuterie d'Espagne.

Il n'en était pas de même de l'enseigne, dont l'amour croissait d'heure en heure. Quant à l'amant espagnol, il continuait à se conduire comme s'il eût été le mari de Juana depuis vingt ans, conduite dont Owen lui savait un gré infini. Le major avait été habitué depuis trop longtemps à entendre Owen débiter ses galants propos, pour s'étonner en rien du cas présent, jusqu'à ce que son attention fut éveillée par un petit incident dont le hasard le rendit témoin.

A leur dernière halte avant d'arriver à Tarifa, Owen était, comme à l'ordinaire, aux côtés de Juana, pour l'aider à monter en selle. Les rubans du chapeau de la jeune fille se trouvaient dénoués, et le galant enseigne s'était présenté aussitôt pour les rattacher. L'audacieux, après avoir jeté autour de lui un rapide coup d'œil, avait attiré doucement le frais visage de Juana vers le sien, jusqu'à ce que leurs lèvres se rencontraient, témérité dont il n'avait été puni toutefois que par un léger petit coup de cravache. Mon grand-père, toujours discret, s'était empressé de détourner les yeux, mais malheureusement il n'avait pas été le seul témoin du délit. L'homme aux poissons d'argent avait vu l'indiscret à travers les basses branches d'un arbre auquel son cheval était encore attaché. Il est probable que, malgré toute son indifférence, l'Espagnol trouva que les choses étaient poussées un peu trop loin, car, après un court moment d'entretien avec le gouverneur, il vint s'installer aux côtés de sa fiancée, qu'il ne quitta plus jusqu'à leur arrivée dans Tarifa. Une fois en ville, le gouverneur et lui prirent congé de nos voyageurs avec une politesse glaciale qui défilait la verve d'Owen et paraissait interdire tout espoir de relations ultérieures.

A l'auberge, ce soir-là, mon grand-père se mit de bonne heure au lit, afin de repartir le lendemain avec le jour pour Gibraltar, car la permission du major et de l'enseigne allait expirer.

Il y avait plusieurs heures qu'il dormait d'un profond sommeil quand Owen entra dans sa chambre un bougeoir à la main. Le major se leva sur son séant et se frotta les yeux.

— Eh bien, mon cher ami, il est temps de se lever, n'est-ce pas? dit-il avec un long bâillement. J'avoue que j'aurais mieux aimé une autre heure, mais il n'y a pas moyen.

— Je n'ai pas voulu troubler votre repos cette nuit, interrompit Owen en s'asseyant sur le bord du lit, aussi ne vous ai-je pas parlé du contre-temps qui nous est arrivé. Ce coquin de Francisco avait apporté de la contrebande, et il s'est fait saisir en voulant la placer ici pendant notre absence.

— Grand Dieu! s'écria mon grand-père, qui donc

l'eût jamais cru? un si bon cuisinier! Mais qu'y a-t-il à faire? Qu'est devenu le bateau?

— Il est confisqué pour le moment, dit Owen; mais j'espère que le gouverneur nous le rendra ce matin en entendant nos explications, et que peut-être il relâchera Francisco, qui en sera quitte pour la perte de sa cargaison. Mais... mais... dans le fait, major, qu'avons-nous besoin d'informer le gouverneur de notre départ?

Le major ouvrit de grands yeux en attendant plus ample explication.

— Juana était bien pâle hier au soir, reprit l'enseigne après une pause.

Mon grand-père ne songea pas à contester le fait, bien qu'il lui fût impossible de comprendre quel rapport il avait avec le sujet de la conversation.

— Elle n'a jamais aimé son farouche Espagnol de fiancé, dit l'enseigne, et son père veut la marier dans un mois. C'est la rendre malheureuse jusqu'à la fin de ses jours.

— Comment diantre savez-vous cela? demanda mon grand-père.

— Elle me l'a dit. Aussi, voyez-vous, reprit Owen en se faisant un écran de sa main contre la lumière en sorte que mon grand-père ne pouvait voir l'expression animée de son visage, je n'ai pas voulu que nous partissions seuls, et... je vous avoue que... Juana a consenti à fuir avec moi à Gibraltar.

— Consenti!... fuir! s'écria mon aïeul. Quel extravagant vous faites!

— Elle nous attend à l'heure qu'il est, continua Owen prenant courage une fois le premier pas fait. Il faut que nous soyons partis avant le jour. Je vous en prie, mon cher major, dit-il avec un irrésistible sourire, obligez-moi de vous lever tout de suite.

— Et comment partir, demanda mon grand-père, en supposant que nous tentions de donner suite à votre projet insensé?

— J'ai gagné le geôlier de Francisco, répondit l'enseigne. Nous sortirons de la ville dès que les portes s'ouvriront; et le bateau est toujours amarré à la jetée comme auparavant, sous la garde d'une seule sentinelle à laquelle nous échapperons facilement. Tous les garde-côtes de la place ont été envoyés, la nuit dernière, bloquer un fameux contrebandier qui s'était réfugié à Tanger. Aussi, une fois en route, nous sommes à l'abri de toute poursuite. J'ai pris mes informations après que vous avez été couché.

Le major Flinders n'était pas d'humeur entreprenante, comme le lecteur a pu s'en apercevoir; il n'aurait pas fait un pas pour s'enrôler dans la plus belle des aventures de roman. Il demeura un instant immobile, un de ses bas à la main, prêt à douter de sa propre identité et se demandant si c'était réellement bien à lui, John Flinders, qu'était faite la proposition de concourir à un enlèvement qui devait jeter le trouble dans une famille. Aussitôt qu'il eut recouvré la

faculté de parler, il rivalisa d'éloquence avec Mentor pour détourner son Télémaque de son projet insensé; mais Owen connaissait trop bien son homme pour lui donner le temps de le convaincre.

— Voyez-vous, major, lui dit-il, je vous le déclare positivement, il m'est impossible de vivre sans Juana. Je ferai des folies pour l'épouser. Les choses sont arrangées, il n'y a pas moyen que je recule, et je pousserai jusqu'au bout, avec ou sans vous. Mais je vous connais, vous n'êtes pas homme à abandonner un ami dans l'embarras, alors qu'il a tant besoin de votre expérience et de votre sang-froid :

Appelez-vous cela soutenir un ami?

Le compliment ou la citation shakspearienne, ou peut-être l'un et l'autre, apaisèrent les scrupules du major.

Ah! que n'est-ce la nuit...

dit-il en continuant machinalement la réclame empruntée si adroitement à Falstaff par Owen. Prenant en même temps les culottes que lui tendait obséquieusement son rusé compagnon, le major s'habilla en toute hâte.

Il n'était pas encore jour quand ils traversèrent les rues sombres et étroites de Tarifa. Mon grand-père, nullement habitué à de pareilles expéditions nocturnes, était assiégé d'étranges terreurs, et, une fois ou deux, il s'arrêta court en serrant le bras d'Owen, lui montrant au loin des ombres qu'il prenait pour des espions. Mais Owen était maintenant dans son élément; il n'y avait pas de chat dans Tarifa qui connût mieux que lui les cheminées et les balcons; il poursuivait donc gaiement son chemin, lorsqu'ils furent aperçus par une sentinelle; mais au cri de: « Qui vive? » Owen s'était vivement rapproché du factionnaire en lui glissant un doublon dans la main, et le digne guerrier avait tourné les talons pour aller faire bonne garde à l'autre extrémité de la rue.

Owen s'approcha d'une fenêtre grillée et frappa un petit coup. Aussitôt se montra la grosse face réjouie de Francisco. Un barreau scié d'avance fut enlevé et avec l'aide d'Owen, qui le tira par les épaules, le contrebandier fut bientôt dans la rue. Il reçut dans l'oreille les instructions de Frank, qui lui dit d'aller l'attendre au bateau, de le détacher et de s'y tenir prêt à quitter la côte. Francisco, sans répondre, disparut dans l'ombre, tandis qu'Owen et le major se rendirent à la maison du gouverneur.

Quand ils furent proche, Owen donna un faible coup de sifflet sur un certain ton, que mon grand-père se rappela parfaitement lui avoir entendu imiter la veille devant Juana, et, à l'inexprimable surprise du major, deux femmes voilées apparurent sur le balcon.

— Deux! Owen, mon cher ami! balbutia le major plein d'anxiété. Quelle peut-être l'autre? Sa soubrette,

hein? ajouta-t-il se rappelant vaguement certaines intrigues de théâtre où des soubrettes sont toujours mêlées.

— Eh! ma foi, voyez-vous, major, elle n'a pas voulu venir seule; cela était impossible sans que sa tante fût dans le secret, les deux chambres se touchent. Alors j'ai persuadé à Carlota de venir aussi, en lui donnant une sorte de demi-promesse que vous vous chargeriez d'elle.

Et, voulant couper court à une explication assez embarrassante, il courut sous le balcon. Une des dames laissa tomber le bout d'une corde, à laquelle Owen fixa une échelle volante, qu'il tira de dessous son habit (il avait passé la moitié de la nuit à la fabriquer), et, dès qu'elle fut fixée au balcon, il y monta, faisant signe à mon grand-père de la tenir tendue par en bas. Le major, après un moment d'hésitation, désespéré en face des périlleux incidents qui se groupaient autour de lui, céda à la force des circonstances et fit ce qu'on lui demandait. Alors Owen passa l'une après l'autre les deux dames par-dessus la balustrade du balcon, et toutes deux furent bientôt dans la rue. La légère Juana descendit la première, sauta sur le pavé sans presque toucher le bras que lui présentait mon grand-père. Carlota la suivit de près; mais, dans sa précipitation, faisant un faux pas en quittant le dernier échelon, elle tomba si pesamment dans les bras du major, qu'ils allèrent ensemble rouler sur les pierres. A peine étaient-ils relevés qu'Owen était déjà au pied de l'échelle; il s'emparait du bras de Juana, et tous quatre s'acheminèrent rapidement vers la baie.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La fin au prochain numéro.)

## POÉSIES.

### LES ENFANTS.

Cueillez, enfants, cueillez les roses du bel âge,  
Vous êtes au printemps, les instants en sont courts;  
Livre vous aux ébats de votre humeur volage,  
Folâtrez, le bonheur ne dure pas toujours.

De notre triste vie, en déplaissirs féconde,  
Vous ignorez la route et les sombres détours,  
Votre cœur est plus pur que le cristal de l'onde;  
Folâtrez, le bonheur ne dure pas toujours.

Cueillez la fraise au bois, chassez dans la prairie  
L'inconstant papillon aux ailes de velours,  
La source où vous buvez demain sera tarie;  
Folâtrez, le bonheur ne dure pas toujours.

J'aime vos jeux bruyants et votre insouciance,  
Vos globes transparents, aux lumineux contours,  
Vos pleurs sitôt séchés, surtout votre innocence;  
Folâtrez, le bonheur ne dure pas toujours.

La fleur que vous cueillez au lever de l'aurore,  
Voyez-la maintenant que l'astre a fait son cours,  
Dites, jeunes amis, est-elle fraîche encore?  
Folâtrez, le bonheur ne dure pas toujours.

Vous connaîtrez plus tard les passions humaines  
Qui fondent sur le cœur comme d'impurs vautours;  
Tant qu'un rayon d'avril dissipera vos peines,  
Espérez, le bonheur ne dure pas toujours.

Quand vos jeux enfantins auront perdu leurs charmes,  
Vous ne me croirez pas, heureux par vos amours,  
Mais plus tard, le cœur vide et les yeux pleins de larmes,  
Vous direz : — Le bonheur ne dure pas toujours.

THÉOPHILE GEYMET.

### NOX.

Sur la pente des monts, les brises apaisées  
Inclinent au sommeil les arbres onduleux;  
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,  
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,  
Une molle vapeur efface les chemins;  
La lune tristement baigne les noirs feuillages;  
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,  
Et des hautes forêts gémit la grande voix,  
Et l'air sonore, aux cieus que la nuit illumine,  
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,  
Entretien lent et doux de la terre et du ciel,  
Montez, et demandez aux étoiles sereines  
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde!  
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais,  
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,  
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais!

LECONTE DE LISLE.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. *La Vie en rose*, comédie en cinq actes, par MM. Théodore Barrière et Henri de Cock. — AMBIGU-COMIQUE : *le Pendu*, drame en cinq actes, par MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson.

Ne vous laissez pas prendre par ce titre, *la Vie en rose*; car le héros de la pièce, Maurice de Presle, voit tout en noir. Trompé, à l'âge où l'on croit à l'amour, par une femme qu'il aimait, il est devenu sceptique et amer; les actions les plus naturelles cachent pour lui

un mystère odieux. Désenchanté de tout, raillant les sentiments les meilleurs, on croirait que M. de Presle devrait s'ensevelir dans quelque solitude? Eh bien, point : il se marie! Étrange idée pour un homme de ce caractère. Madame d'Aunay, en mère irréfléchie, donne sa fille, charmante de candeur, d'esprit et de grâce, à ce triste mari lassé de vivre et ne croyant plus au bonheur. L'étude de M. de Presle est désormais de rendre le cœur de sa jeune femme aussi sec, aussi froid que le sien. A-t-elle une illusion, il la flétrit; a-t-elle un élan, il l'enchaîne. La naissance d'un enfant, loin d'être un bonheur pour lui, sert de thème pour dérouler à la pauvre mère tous les égoïsmes et toutes les ingratitude de ces *monstres* issus de notre sang. Peu à peu la femme se sent moralement anéantie. Une suite de scènes dramatiques et douloureuses se déroule, le mari est puni du scepticisme qu'il a inoculé à sa femme; et quand il voit celle-ci aussi sombre, aussi désespéré que lui et prête à quitter la vie dont il lui a fait un fardeau, son cœur se réveille : il saisit sa fille dans ses bras et rappelle pour elle la pauvre mère à l'amour et au bonheur.

Madame Doche a été parfaite dans le rôle de madame de Presle.

*Le Pendu* est un gros mélodrame à émotions violentes qu'on ne saurait analyser, tant il consiste en coups de théâtre et en péripéties redoublées. Le sujet est la polygamie : des maris à deux femmes, des femmes à deux maris, des enfants supposés s'entre-croiser dans ce drame. C'est d'abord à ne pas s'y reconnaître. Enfin tout se débrouille peu à peu et à la satisfaction du public, qui a fort applaudi la pièce.

À la Porte-Saint-Martin, *les Russes peints par eux-mêmes* viennent d'être joués; nous en reparlerons.

Au Théâtre-Français, on s'occupe des dernières répétitions de *Mademoiselle Aïssé*, drame en cinq actes de M. Paul Foucher.

LÉOPOLD DANJEAU.

L'éditeur du *Journal pour rire* met en vente, rue Bergère, n° 20, les *Petits albums pour rire* à 20 centimes. On les trouve aussi chez Marescq, rue du Pont-de-Lodi, n° 5.

Ce sont de charmants petits recueils portatifs, excellents pour amuser en chemin de fer, en bateau à vapeur, pour mettre sur une table de salon. Cette série de petits albums composera une collection aussi curieuse qu'intéressante.

La méthode de madame Cavé, *le Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer : nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.